

LE COLPORTEUR.

I.

Au plus fort de l'insurrection qui désola la partie ouest de la France vers la fin du siècle dernier, on voyait à quelque distance des Herbiers au centre de cette province si célèbre du Bocage, un petit château que sa situation inabordable dans des gorges profondes, des forêts, des bruyères, avait préservé jusque-là des malheurs de la guerre civile. Cet humble manoir, qui était assez semblable du reste aux autres gentilhommières qui couvraient alors la contrée, ne se composait que d'un corps de logis à deux étages et de deux tours dont les girouettes rouillées avaient peine à s'élever au-dessus des massifs d'arbres qui l'enveloppaient et le cachaient presque tout entier ; il appartenait alors à un hobereau appelé le marquis de La Fougeraie, qui avait trouvé moyen de conserver intacte l'habitation de ses pères, lorsque tant d'autres édifices de ce genre avaient été détruits et renversés dans le voisinage. Il est vrai que le marquis, suivant l'exemple de quelques autres nobles du Bocage, n'avait pas émigré, confiant dans la position inaccessible de son donjon et dans le dévouement à toute épreuve des habitants du village qui en était une dépendance. On savait que tous se seraient fait tuer sans regret pour le défendre, et cet énergique attachement des anciens vassaux de La Fougeraie, le peu d'importance de cette habitation, avaient fait autant que la difficulté de ses abords et que la prudence du marquis pour en éloigner les dévastateurs.

M. de La Fougeraie, en effet, prenait bien une part active à la guerre de partisans qui se faisait continuellement dans le Bocage, car il eût cru manquer à ses préjugés et à ses devoirs de caste en abandonnant cette cause de la légitimité, qui était aussi la sienne et celle de ses amis, mais il n'avait eu garde de se mêler, bannière au vent, à cette troupe bizarre de gardes-chasse et de paysans, qui, sous les ordres de Clarrette, avait pris le titre d'*armée royale* et livrait des batailles rangées. Plus timide, il s'était mis, il est vrai, à la tête des habitants du village de La Fougeraie, mais il se contentait de se tenir sur la défensive contre les *bleus*, ou, si les besoins du parti exigeaient quelques coups de main, il avait soin que ces rares expéditions se fissent assez loin de son manoir, et alors il portait un de ces noms d'emprunt que tant d'autres chefs vendéens avaient pris pour dépister la police républicaine.

Cependant il est probable que, malgré toutes ces précautions, le ci-devant marquis n'eût pu échapper long-temps aux soupçons s'il n'avait eu, même dans le parti contraire, des protecteurs

puissants qui fermaient les yeux sur ses fautes et s'efforçaient de les laisser impunies. L'un de ces protecteurs n'était rien moins qu'un neveu du marquis, le jeune baron de La Fougeraie, ancien officier aux gardes, et qui, peut-être dans le but de sauver sa vie, avait accepté du service dans l'armée de la Convention. Les officiers expérimentés étaient rares à cette époque, et ils étaient l'une absolue nécessité pour l'instruction des jeunes recrues qui arrivaient sans cesse ; aussi, malgré son titre de ci-devant, le commandant Fougeraie avait-il acquis une grande importance parmi les bleus, et, quoiqu'il désavouât bien haut l'opinion aristocratique de son parent, bien que son parent manifestât pour lui, dans toutes les occasions, une haine véritable, on n'en disait pas moins que le jeune homme, par son crédit, avait préservé plusieurs fois son oncle d'une ruine complète. On ajoutait tout bas que s'il se compromettait si souvent au sujet de l'incorrigible marquis, c'était surtout dans le but de plaire à Mlle Amélie de la Fougeraie, fille unique du chef vendéen qu'il aimait depuis son enfance ; mais on ajoutait aussitôt que le ciel tomberait sur la terre avant que le vieil aristocrate consentit à donner sa fille à un sans-culotte, quels que fussent les services qu'il eût reçus de lui.

Le marquis était un homme fier, hautain, qui, n'ayant jamais quitté son petit manoir, n'avait pas été à même de juger par comparaison de l'humilité réelle de son nom et de sa fortune. Il n'avait accepté la suprématie d'aucun des officiers supérieurs de l'armée catholique royale ; il faisait la guerre pour son compte, quand et comme il l'entendait. Cependant il n'avait garde de rompre avec les chefs d'une insurrection, qui défendaient la même cause que lui ; ne voulant pas être leur subordonné, il s'était fait leur allié et leur ami. Pendant les cours loirs que cette guerre acharnée laissait à l'armée vendéenne, on donnait des fêtes à la Fougeraie. Plusieurs fois le marquis réunissait secrètement chez lui les restes de cette noble se mutilée, errante et sans aile, qui, en désespoir de cause, s'était jetée dans la guerre civile. Barons et comtesses venaient au manoir, à pied, en costumes de paysans et de paysannes. Là on parlait avec douleur du passé et avec espérance de l'avenir ; on se parait de corolles blanches, on distribuait des scapulaires aux gens qui faisaient sentinelle autour du château, on criait *Vive le roi quand même !* et ces conspirations au petit pied se terminaient d'ordinaire par d'excellents dîners pour chacun desquels le marquis dépensait un vingtième de ses revenus de l'année.

La reine de ces fêtes était la belle et gracieuse Amélie de la Fougeraie. Privée de bonne heure d'une mère dont elle avait été l'idole, Mlle